

Des figures pittoresques

En ce temps-là nous connaissions presque toutes les maisons du village. Dans laquelle n'étions-nous pas rentrés une fois ou l'autre avec les potes de l'école, chez eux, ou pour une collecte, ou encore pour ramasser le papier ? Ce village était notre monde, le seul vraiment connu, le plus aimé. Il nous protégeait et nous encadrait. Cela serait-il mort aujourd'hui ? Comme sont morts la plupart des adultes que j'ai fréquentés en ces heures-là et dont j'ai parlé ou que je vais évoquer plus bas. Les uns après les autres. Si bien qu'ils auront bientôt tous passé au pilier public, qu'on les aura tous conduits là-haut, au Replatet, où se trouve le cimetière du village. Grobet, laitier juste après mon père, avec son petit sourire désabusé, parlait lui du Pré-Bossu, où ils ont rempli une bonne part de la moitié de droite, avec tous ces gens que j'ai connus. Il en a tellement même que j'ai peine parfois à remettre un visage sur chacun. Ma tante Annette est la plus ancienne de ces décédés dont je me souviens. Elle mourut en 1953, à plus de nonante ans. Elle habitait à l'étage supérieur de notre maison dont son mari fut copropriétaire autrefois. Elle y vivait avec sa nièce, la tante Noni. Les dernières années de sa vie, elle ne pouvait plus marcher dans l'appartement sans pousser devant elle une chaise qui glissait avec bruit sur les planchers et sur les vieux linos. Nous l'entendions ainsi se déplacer dans les chambres, à la cuisine ou tout au long du grand corridor.

J'en revois d'autres encore, de très vieux. Le père Louis Golay du Poste, ancien directeur des Glacières du Pont. L'oncle Robert dit Flaubert, la tante Aline, son épouse, Rodzet que l'on a aperçu à l'heure des foins. Et puis plus près, Emile dit Femil, le frère de Robert, vivant avec sa sœur Jeanne elle aussi restée célibataire...

Je me pénétrais de tout ça, de cette pièce, de son ameublement et je humais l'odeur particulière qui s'en dégageait. Il est ainsi des endroits dans un village où la lumière n'entre qu'avec parcimonie. Peut-être pour ne pas éblouir des vies fanées qui ne se terminent dans la solitude, sans douleur évidente, ou pour ne pas troubler des lieux qui ont gardé intacte l'ambiance de jadis. Où tout y est ancien quoique en parfait état et sans poussière, avec des meubles même lustrés. Tel le piano qui fut être celui d'une fille décédée et derrière lequel depuis lors plus personne jamais ne s'était assis. Au mur pendaient les aquarelles délavées d'un artiste du coin qui s'en délivra à l'occasion d'un mariage. La tapisserie avait des fleurs décolorées sur un fond sombre qui mangeait plus encore la lumière. Le temps s'écoulait, imperceptiblement. Nous avons bu le thé à la table ronde. Des biscuits étaient dans une boîte de métal. Un petit peu trop tendres à mon goût et que je ne mangeais que du bout des lèvres.

Rêve ou souvenir réel ? Je ne sais pas. Il est ainsi certaines heures de mon enfance qui ont donné naissance à des images que je me plais à garder et à entretenir. Que je les aie inventées à partir de faits souvent anodins, quelle importance... Elles sont là, toutes empreintes de douceur et de nostalgie.

L'oncle Robert et la tante Aline

A la laiterie, comme ailleurs, la saison des vacherins battait son plein. On voyait par le village les monteurs de boîtes mener leur production chez l'affineur. Mon oncle Robert, dit Flaubert, ce qui naturellement n'était pas pour lui plaire, mari de la tante Aline, frère de Emile dit Femil, habitait le Vieux Cabaret partie de bise. Il montait des boîtes à vacherin pour la laiterie qu'il rendait lui-même sur place dans des sacs qu'il portait sur son dos. Nous allions aussi parfois les chercher directement nous-mêmes, là-bas, avec le petit char. Elles étaient empilées dans la pièce arrière qui n'avait pas de plancher, qu'un simple sol de terre battue. Une vieille maison que celle de mon oncle Robert, avec une cuisine éclairée d'une seule fenêtre qui donne sur le Cygne, juste en face, et dont la grande façade lui mange la lumière. Aux murs de la chambre devant étaient accrochés de grands tableaux qui représentaient des scènes de chasse en Afrique. Nous les regardions toujours longtemps quand nous rentrions chez la tante Aline, fascinés par cette poursuite des grands fauves à cheval et par leur tragique mise à mort. L'exotisme !

La tante Aline était la sœur de mon grand-père. Elle venait de l'Epine. Nous lui rendions souvent visite avec ma mère. Elle me gardait les Nounou, Pingo et Pelly qu'elle découpait dans le bas des *Feuilles d'Avis de Lausanne*. Avec le temps qui passe, les visages disparaissent, à peine si je me souviens de sa taille qui était petite. Mais par contre les odeurs, les couleurs, les impressions surtout, se gardent mieux. Ma mère parlait avec elle. Et moi ? est-ce que l'on cause aux

Ceux du Vieux-Cabaret, avec sans doute Robert et Emile et l'une des filles. Au fond la façade du Cygne. Tout passe tout lasse, rien ne reste en l'état.

Les beaux enfants d'Aline et Robert. Jean Robert et Renée.

A Doret, il devait les faire sacrément bien. Nous en étions tout fiers, et un peu de sa gloire retombait sur nous qui étions du même village.

Robert-Louis né en 1893, constructeur de bateau et fabricant de boîtes à vacherin.

L'oncle Arthur

Le dit, frère de mon grand-père Jules, avait épousé Charlotte Rochat des Places, sœur du peintre Telle Rochat, qui deviendra ainsi notre tante Charlotte. De constitution délicate, elle vivait dans son ombre. Elle dépassera un jour pourtant les nonante ans. C'est que le cœur, malgré tout, était solide.

L'oncle Arthur... C'est lui qui construisit cette cabane d'écorce, là-bas au bord de la clairière, qui enclot en elle tant d'heures heureuses et sereines de ma vie. Mon père, en cette heure lointaine où il se fit poète pour la première fois de sa vie, inscrivit sur la porte de planches verticales, avec un morceau de charbon qu'il avait pris dans le petit fourneau qui est à l'intérieur : Hôtel du Bûcheron. Ce nom lui est resté, quoiqu'on dise plus souvent encore la Cabane à Arthur.

L'oncle Arthur n'eut pas d'enfant. C'était un homme massif, d'une force supposée considérable. Il portait la moustache et fumait quand elle n'était par éteinte, une pipe courbe qui avait un couvercle sur le fourneau. D'une bonhomie certaine, je revois cet oncle dont l'absence en cette heure de souvenirs m'attriste. Tous ces gens que nous ne reverrons jamais... Il nous saluait, nous ses petits neveux, à sa façon, nous prenant une oreille entre deux doigts et nous la tordait à nous faire crier. Sa manière à lui de nous manifester sa tendresse ! Et puis alors, étions-nous des hommes, oui ou non ?

Nous allions le trouver de temps en temps avec ma mère. Sa maison se situait au haut du village, juste en face de chez Piyoyon, régent à la retraite. Au rez-de-

chaussée était le corridor dont une porte s'ouvrait à gauche sur son petit atelier. Il y avait là, sur un établi de menuisier, parmi tant d'objets divers, des outils minuscules.

L'heure du repos pour le vieux bûcheron.

La quiétude familiale pour la tante Charlotte.

On a parlé en d'autres lieux de Castagne. Et des petites misères que lui font les garnements du quartier. Un Castagne que voilà, plutôt dans la plénitude de son bel âge que décrépi. Le mystère de toutes ces vies passées.

Il savait s'habiller, notre fameux Castagne.

Et faisons connaissance avec Charles-Louis Roachat du Vieux-Cabaret, père de Charles-Louis Roachat directeur de la lyre. Il s'agit en fait ici du grand-père de Femil et de Robert. Tout est à admirer. L'habillement, les souliers, et la figure de notre pauvre ami qui pourrait bien ne plus avoir de dents. Si c'est le cas, au moins n'en souffrira-t-il plus ! Et bientôt, en plus, il n'aura plus jamais mal aux dents ! Une vie, un destin, mille interrogations.